

C'était elle

Plusieurs voitures de police étaient garées en face de la maison. L'inspectrice reposa sa tête contre le volant, soufflant sa fatigue. En posant sa main sur la poignée de sa porte, elle se demandait à quelle horreur elle ferait face cette fois, elle se préparait à être hantée par l'image d'un nouveau cadavre pour les prochaines semaines. À peine Camille fut-elle sortie, que Saïd l'interpella :

— Merci d'être venue, je sais qu'il est bientôt minuit, mais nous avons absolument besoin de ton professionnalisme sur cette enquête.

— Ne perdons pas de temps, répondit l'inspectrice, explique-moi la situation.

— Les voisins ont appelé la police après avoir entendu un coup de feu provenant de la maison. Nous sommes arrivés au plus vite et nous avons découvert le cadavre d'Anna Meunier avec un fusil dans sa paume, et son mari, Charles, qui pleurait à côté. Il affirme qu'elle s'est suicidée, mais nous avons des doutes quant à son honnêteté ; nous avons besoin de toi pour découvrir la vérité. Nous avons retenu le mari à l'étage, dans son bureau, en attendant d'avoir le cœur net sur la véracité de ce qu'il affirme.

— A-t-elle laissé une lettre de suicide ? demanda Camille.

— Non, nous n'avons pas trouvé de lettre.

L'air était frais, on pouvait sentir l'odeur du cadavre depuis le jardin. Vue de l'extérieur, cette maison pouvait séduire n'importe quelle famille qui chercherait à élever ses enfants dans un cadre serein. Même de nuit, elle semblait propre, idéale ; à l'inverse du crime qu'elle habitait. Camille entra dans le salon. Plusieurs experts photographiaient les lieux. L'enquêtrice débuta son travail d'observation. Le visage de la victime était méconnaissable, du sang coulait encore de sa tête, maculant le sol. Camille remarqua que la baie vitrée derrière le cadavre était brisée, ce qui signifiait que le fusil était à l'horizontale lorsque la cartouche avait été tirée. « C'est une étrange manière d'orienter son fusil, pour un suicide » pensait Camille.

En observant plus attentivement le corps d'Anna, l'inspectrice remarqua des bleus sur chacun de ses bras. Ayant obtenu des informations cruciales, Camille jugea qu'il était temps d'aller poser des questions au mari de la victime. Elle monta les escaliers pas à pas, se demandant comment elle pourrait ouvrir la conversation avec le possible meurtrier. Elle ouvrit la porte et entra dans la salle. Charles était affalé sur une chaise, le regard perdu vers le bas, de l'autre côté du bureau. Deux policiers étaient debout derrière lui, le regard méfiant.

— J'espère que tu ne verras pas de mal à ce que je te tutoie, lança l'inspectrice. Avant toute chose, j'aimerais écouter ta version des faits.

Charles releva ses yeux encore rouges de larmes, des larmes de tristesse ou de remords ? Il prit un temps avant de répondre, revoir le cadavre de sa femme dans ses pensées lui déchirait le cœur, mais il devait bien prouver son innocence, alors il dit :

— J'étais dans ce bureau même quand le coup de feu a retenti. Je savais qu'il s'agissait de mon fusil de chasse, alors je suis descendu dans le salon aussi vite que je le pouvais. C'est là que je l'ai vue, Anna, la cervelle en bouillie sur le mur, et son cadavre au sol, avec mon fusil dans les mains. Ma première réaction a été le vomissement, ensuite je me suis jeté sur son cadavre, ne sachant pas quoi faire, je suis resté près d'elle en pleurant, j'espérais que tout ça n'était qu'un cauchemar ; avant que la police n'arrive.

— Anna t'avait-elle confié des pensées suicidaires auparavant ? demanda abruptement Camille.

— Non, enfin... je me doutais qu'elle en avait, mais on ne parlait pas de ça.

— Vous parliez de quoi si ce n'est de ça ? rétorqua Camille d'un ton accusateur. Ne penses-tu pas qu'en tant que mari, tu devrais veiller à la santé mentale de ta femme ? Ou alors tu n'en as rien à faire ? Ou bien l'état de votre relation était une cause du suicide ?

— Peut-être l'une des raisons, oui... répondait Charles à demi-mot, baissant le regard d'un air coupable.

— Tu es pire que ce que j'imaginai, non seulement tu battais ta femme, mais sa mort ne te fait ni chaud ni froid. Tu sais bien qu'en l'absence d'une lettre de suicide, je ne peux me référer qu'à toi pour connaître la cause de la mort, mais j'ai de plus en plus de raisons de croire que c'est toi.

— Je ne l'ai pas tuée ! s'exclama Charles. Depuis le début, tout le monde ici me regarde comme si j'étais un meurtrier, vous pensez que je n'ai pas été assez choqué par la mort de ma femme ? Vous comptez m'enfoncer encore plus ? Vous croyez que sa mort ne m'affecte pas ? Alors oui, on se battait, mais elle rendait bien les coups aussi.

Charles releva ses manches et déboutonna quelques boutons de sa chemise, laissant entrevoir plusieurs bleus.

— Parfois, oui, je la détestais, reprenait-il. Mais vous avez vu l'état de son visage ? Elle est méconnaissable, je ne souhaiterais cela à personne, pas même à mon pire ennemi. Je n'ai jamais songé à la tuer. C'est une folie !

Saïd ouvrit brusquement la porte en interpellant sa supérieure :

— Camille, je pense que tu voudras voir ça.

L'inspectrice jeta un dernier regard à celui qu'elle considérait comme le meurtrier, avant de quitter la salle en fermant brutalement la porte. Saïd lui tendit un carnet.

— On l'a trouvé dans la buanderie, dit-il.

Curieuse, Camille ouvrit ce carnet, c'était un journal intime. Elle le feuilleta en lisant avec attention chaque page, à la recherche d'une quelconque allusion au suicide. Elle pensait qu'elle trouverait la réponse dans son carnet, mais à part la description de futiles moments de joies et de journées de travail, il n'y avait pas grand-chose à propos de Charles. Cependant, l'idée qu'Anna racontait ses jours dans ce journal depuis ses vingt ans mais n'avait même pas laissé de lettre de suicide était absurde. Où pouvait bien être cette lettre ? Camille apprit à travers le journal qu'Anna serait apparemment tombée enceinte il y a dix mois, mais pourtant le couple n'avait pas d'enfants. À la lecture du journal, Camille fut interpellée par le long texte qu'avait écrit Anna un mois avant le drame :

« Je viens de rentrer à la maison. Charles et moi n'avons pas échangé un seul mot en rentrant de l'hôpital. La tête contre la vitre, je pleurais, mais cette fois ce n'était pas de douleur, les médecins m'avaient bien soignée ; au prix de notre enfant. Je n'arrive pas à croire que cet idiot égoïste ait demandé aux docteurs de me sauver en priorité plutôt que notre fille. Il a dit qu'il ne pouvait pas me perdre, mais la vérité c'est que ce faible ne se voyait pas élever notre fille tout seul. Nous avons toujours rêvé d'avoir un enfant, pourquoi fallait-il que cela tombe sur nous ? Comme si ce n'était pas assez, le docteur nous a annoncé que j'étais très sûrement infertile désormais. Serait-ce de ma faute ? Ai-je fait quelque chose de mal ? Est-ce moi qui ai tué Jeanne ?

Non. C'est de sa faute, il aurait dû me laisser mourir et prendre soin de notre fille. Pourquoi devait-il me voler ce rêve ? C'était aussi le rêve de Maman. J'avais bien fait de lui cacher ma grossesse, même si c'était censé être une surprise. À chaque appel, elle me demande quand elle sera grand-mère. Je ne sais pas comment lui dire. J'ai honte. »

Camille lut cet extrait en tant que femme, et non comme inspectrice. Des picotements atteignirent son nez, sa respiration devint grave ; quel cauchemar. Anna n'avait plus rien écrit après ce passage. Bouleversée, Camille ferma le journal, elle avait du mal à garder l'équilibre. Elle déposa le carnet sur une table. Elle était épuisée, elle n'avait pas dormi depuis près de quarante-huit heures. À cet instant précis, elle aurait adoré fumer une cigarette pour l'aider à se remettre de ses émotions, mais le même paquet vide qu'elle gardait dans sa poche depuis trois semaines lui rappela qu'elle ne devait pas reprendre.

Camille se permit d'entrer dans la salle de bains, elle avait besoin de boire de l'eau. Elle se rafraîchit le visage, jetant un regard à son reflet, puis à son insigne. Elle avait une enquête à résoudre avant de se reposer. « Fais-le pour Anna » se dit-elle. Après avoir repris ses esprits, l'inspectrice entra de nouveau dans ce bureau aux couleurs fades.

— Pourquoi me l'avoir caché ? lança-t-elle à Charles. Son bébé est mort il y a un peu plus d'un mois et tu n'as pas jugé bon de me le dire ?

— Comment ça « son » bébé ? Vous pensez que je n'en ai pas souffert ? Je comptais vous le dire, mais la conversation était dirigée par vos accusations calomnieuses. Comment l'avez-vous su ?

— Nous avons retrouvé le journal intime d'Anna, répondit Camille, tu savais qu'elle en avait un ?

— Non, elle ne m'a jamais parlé d'un journal intime, pourquoi me le cacherait-elle ?

— Sûrement car tu n'es pas un homme de confiance, accusa l'inspectrice. Avoir un enfant était ton rêve, n'est-ce pas ? Tu la détestais car elle avait volé ton rêve, alors dans un excès de rage, dans une de vos violentes disputes, tu l'as tuée. Tu as l'air encore jeune, il te suffirait de refaire ta vie avec une autre femme capable d'avoir tes enfants, n'est-ce pas ?

— Élever des enfants était mon rêve. J'étais prêt à tout pour ça ; sauf à la sacrifier. Je ne m'imaginais pas vivre sans elle. J'ai sûrement fait la plus grande erreur de ma vie. Elle est restée en vie, mais elle n'a plus jamais été la même. Vous savez, on ne s'était jamais battus avant. Tantôt elle se blâmait, tantôt elle me blâmait, et au fur et à mesure des disputes, nous avons perdu la passion... mais je ne l'ai pas tuée. Je n'en aurais jamais été capable. Je vous jure qu'elle s'est suicidée.

— Mais alors où est sa lettre de suicide ? interrogea Camille. Tu veux me faire croire qu'elle a décrit chaque détail futile de sa vie dans un journal mais qu'elle n'a même pas laissé un mot à sa mort ?

— Je ne sais pas... êtes-vous certains d'avoir bien cherché ?

Camille scrutait les yeux patibulaires de l'accusé, cherchant une preuve de culpabilité dans son regard. Son expérience n'avait jamais donné raison à ce genre d'hommes. Cependant, elle avait cruellement besoin d'une preuve et l'absence d'une lettre ou l'orientation du fusil n'en étaient pas. Elle quitta le bureau sans dire un mot de plus, laissant Charles dans un nouveau silence de réminiscence et de peur.

Elle descendit dans le salon, l'odeur était toujours aussi forte. Elle prit une chaise afin de s'asseoir à côté du corps. Semblables à une tempête, les pensées de l'inspectrice la tourmentaient. Toujours confrontée aux pires horreurs, « Pourquoi je fais ce travail ? » se demanda Camille. Elle avait conscience de tenir la dignité d'une femme morte et le destin d'un homme entre ses mains.

Elle cherchait une réponse dans les yeux ouverts de la défunte. Elle examinait chaque trait de son visage, l'imaginant en train de parler, marcher, vivre. L'inspectrice était épuisée, mais elle savait qu'elle ne pouvait pas dormir sans une réponse à toutes ses questions. Son fiancé l'attendait, il devait sûrement dormir, lui. Ils étaient fiancés depuis un an, mais Camille était trop occupée pour organiser le mariage. Avoir un enfant était aussi le rêve de son fiancé, « Pourrait-il me faire cela, lui aussi ? » s'interrogea Camille.

Camille n'avait pas eu le sentiment d'être en forme depuis des mois. Elle était encore loin de la retraite, elle prenait du recul sur les décennies qui lui restaient : voulait-elle vraiment résoudre ces mystères horribles dans une fatigue incessante jusqu'à la fin de ses jours ?

Perdue dans la contemplation du corps d'Anna, Camille remarqua que sa poche droite ne semblait pas vide. Elle y introduisit sa main, et en ressortit une petite clef. Dubitative, Camille se demandait si cette clef était importante. On aurait dit la clef d'une boîte aux lettres... évidemment ! La lettre manquante se trouvait dans la boîte aux lettres ! C'est là qu'Anna a dû cacher sa lettre de suicide ! Camille s'empressa vers le jardin, à la stupéfaction de tous ses collègues, elle courut jusqu'à la boîte aux lettres, inséra la clef sans perdre une seconde de plus et ouvrit cette boîte ; une lettre y gisait. Impatiente, l'enquêtrice s'empressa de l'ouvrir et de lire son contenu. On pouvait reconnaître l'écriture d'Anna :

« J'ai déposé cette lettre ici car je sais que Charles n'ouvre jamais la boîte aux lettres, et je veux qu'elle tombe entre les bonnes mains, celles qui me rendront justice. Ces derniers jours, Charles et moi nous disputons de plus en plus souvent et de plus en plus violemment. Si j'écris cette lettre, c'est parce que j'ai peur pour ma vie. Hier, j'ai aperçu Charles ramener des cartouches qu'il a achetées pour son fusil, alors

qu'il n'est pas allé chasser depuis des années et qu'il n'a rien de prévu. Je ne veux pas mourir, mais il suffit que Charles perde patience pour que-

J'ai peur, je suis terrifiée. Je ne sais pas s'il prendra la fuite après ou s'il le fera passer pour un suicide. Je ne sais pas si la justice le rattrapera, mais de toute manière ; ce sera trop tard, je serai déjà morte. Je ne veux pas que ma vie se finisse de cette manière, à ce moment. J'aurais préféré mourir pour la naissance de ma fille. J'aurais préféré avoir une vie normale. Je ne veux pas mourir. »

Camille déposa une larme sur cette lettre. Était-ce une larme de tristesse, ou de joie à l'idée d'avoir découvert la vérité ? Une seconde larme coula tandis que Camille esquissait un sourire, elle pouvait enfin se reposer, l'esprit apaisé. Avec le même empressement, elle courut à travers ce magnifique jardin, la lettre en main. Elle monta les escaliers deux à deux. Elle s'arrêta brusquement devant la porte du bureau, réalisant qu'elle s'apprêtait à confronter un meurtrier. Elle reprit un air sérieux, prête à en finir avec cette affaire. Elle poussa la porte, accusant Charles du regard dès qu'elle le vit, toujours assis derrière le bureau.

— Charles Meunier, vous êtes en état d'arrestation, dit-elle en posant la lettre sur la table.

Stupéfait, Charles lut cette lettre en feignant un étonnement. Tout en lisant, il s'écria :

— Elle ment ! Je n'ai pas acheté ces cartouches !

— Passez-lui les menottes, ordonna l'inspectrice.

Saïd, présent dans la salle, se mit également à lire cette lettre. Deux policiers attrapèrent Charles et le mirent sur pied avant de le menotter.

— Elle a tout organisé ! hurlait Charles. Elle ne voulait pas se suicider sans me faire sombrer avec elle ! Vous devez me croire. Ce n'est pas celle que vous pensez être, je la connais, elle serait complètement capable d'une telle chose. Je suis innocent ! Je suis innocent ! Je suis innocent !

— Tu me répugnes, répondit Camille tandis que Charles était escorté en dehors du bureau.

On entendait les braillements du coupable qui se débattait dans le jardin, hurlant toujours qu'il était innocent. « Pourquoi s'acharne-t-il autant ? » pensa Camille. Il était une heure passée, il était temps pour l'inspectrice de se reposer.

— Je savais que l'on pouvait compter sur toi, dit Saïd. Merci pour ton aide, on va le mettre en garde à vue.

Camille rentra dans sa voiture. Elle conduisait dans cette sombre nuit, satisfaite de son travail. Elle avait cruellement besoin de sommeil, mais l'image de la tête en sang d'Anna hantait son esprit tandis qu'elle conduisait difficilement. Aussitôt rentrée, elle s'allongea auprès de son fiancé qui dormait déjà, sans mettre de réveil.

Le lendemain, elle fut réveillée à quatorze heures par les vibrations de son téléphone portable. Son fiancé était parti au travail, il avait laissé un plateau avec un café et une omelette sur le lit. Allongée, le sourire aux lèvres, Camille prit l'appel, c'était Saïd.

— Salut Camille, je t'appelle parce qu'on a eu les résultats des tests d'empreintes digitales, dit Saïd. On a récupéré les empreintes sur la gâchette du fusil et on les a comparées avec celles d'Anna et de Charles. Charles ne mentait pas, il n'y a aucune trace de ses empreintes sur le fusil, uniquement celles d'Anna. Anna est la seule à avoir mis les mains sur ce fusil.